

## Du même auteur

*Bonjour le monde.* Poèmes. L'Athantor, Paris, 1977

*Traîne Galoche.* Théâtre. Groupe Arthus, Saint-Etienne, 1981

*L'Annamaria.* Pièce radiophonique. France-Culture, 1985

*Paroli.* Théâtre. Théâtre Ouvert, Paris, 1986

*La Visite.* Théâtre. Unité de Création Théâtrale, Angers, 1990

*Mita be tsy...* Théâtre. Tuléar (Madagascar), 1995

*L'île aux secrets.* Scénario. Téléfilm, FR3, 1996

*Le jour où j'ai failli...* Théâtre UCT, Angers, 1998

Jean-Claude Mouyon

# Roman Vrac

Trilogie

**B**ibliothèque  
malgache

L'auteur a pu travailler pendant deux ans grâce à une bourse  
accordée par le Centre National du Livre à Paris

© Bibliothèque malgache SARL, 2007

# **Roman noir**



*À Madagascar, et principalement dans le Sud, une des nombreuses croyances veut que le vazaha (mot d'origine arabe, litt. l'étranger et par extension le blanc) mange le cœur des autochtones. Ce que l'on appelle « vazaha mpakafo » (étranger voleur de cœur).*

*Une reprise du loup-garou en quelque sorte.*

*De nombreuses hypothèses tentent d'expliquer les origines de ce mystère. La plus crédible (parole d'auteur-menteur-tricheur, inventeur d'histoires aussi vraies que fausses...) me semble être celle qui, souvent rapportée par la mémoire collective, attribue le fait aux pères Jésuites du siècle passé. Ceux-là, alors conscience intellectuelle du pays, se trouvèrent mis en concurrence avec les Francs-maçons. L'expression m'a été rapportée plus d'une fois : « Si tu vas chez les Francs-maçons ils te mangeront la foi. » La foi, le foie... « fo ». Une fois de plus la phonétique aura joué.*

*N'empêche, la croyance persiste.*

*À Tuléar, sud-ouest de l'île, plusieurs vazaha ont été victimes de ces croyances, allant parfois jusqu'à connaître la prison. Il suffit d'une rumeur... et croyez-moi, ça rapporte.*



« Si l'homme blanc est un dieu, je trouve qu'il a de drôles de clients, qu'en penses-tu ? » L.R. tourne sa tête burinée. Me regarde vaguement. « J'en pense rien. » Il rumine le vieux. Ça se voit comme un nez au milieu de la figure. Même caché sous son chapeau de paille, un flacon de rhum à la main. Il rumine, disons il dubitative. Il va et vient, d'une hésitation à une autre, ne sachant lequel des deux, lui ou sa bouteille, a fini le premier ce matin, à l'aube. Homme blanc... dieu... drôles de clients... Avec ou sans le point d'interrogation final. Il n'y a vraiment que des foutus de l'existence pour emmerder le monde à des moments pareils.

L'autre là-bas, c'est le curé, le missionnaire. Monpère. D'où on se trouve, on ne peut pas le voir. Il faudrait se lever de la natte maculée où on est vautré et marcher d'un pas difficile sur le sable brûlant qui relie entre elles les quinze cases branlantes de ce foutu village planté au bord du lagon où, mis à part quatre pêcheurs, jamais personne ne met les pieds. Il a sa cloche, offerte par des Italiens, et une grande bâtisse en tôle construite par les mains de ses clients. Monpère, il faudra vous faire à ce nom, n'a pas quitté le village depuis quinze ans. Fortement crétinisé. On le serait à moins. S'il continue son office c'est par habitude. Dieu, la foi, tout le saint-frusquin ça doit lui revenir une fois l'an comme par illumination. L'avantage c'est que la mission lui envoie des livres. Il nous les prête. On connaît Teilhard de Chardin sur le bout des doigts. Monpère, côté boulot, il n'est en réalité que le sorcier bis, le suppléant de Haza. Celui-là on fera sa connaissance plus tard. L'essentiel pour Monpère étant de rester malgré tout son propre client. Sauver ce qui peut être sauvé. Parfois il s'y



emploie. On verra même plus loin qu'il a failli s'agrandir. À cette minute il boucle sa valise.

Je m'apprête à en faire autant.

Dans la boutique en planches derrière nous, c'est Tai Be. Il arrive lui aussi. Pour l'instant il est occupé à remuer des bouteilles sur les étagères. Dans un instant il sera là, avec nous, sur la natte. Ça fera trois rhums de plus. Il vide la gargote. Tai Be c'est pas un nom, c'est un juron. Et à force de l'utiliser, Tai Be a fini par devenir Tai Be. Autrement dit Grosse Merde. Lui, il fait dans l'épicerie... pas fine, plutôt obscure. Installé sur le flanc de la dune qui plonge dans le lagon, Tai Be a mis sa devanture de l'autre côté. Il tourne le dos à tout. Doit avoir ses raisons.

Et puis il y a moi, le narrateur. Blanc aussi, mais forcément marron. À cette minute, j'écris. Pas facile d'écrire sur une natte, mais bon. À défaut d'un reportage sensationnel, ça donnera peut-être un récit. Je n'en sais rien. À vrai dire, je m'en tape. Pas pu faire de photos dans cette histoire-là. Peut-être même raté un scoop. En tout cas je suis persuadé que ce conte à dormir debout, car c'en est un, ne m'introduira pas sous la coupole.

Nous quatre, L.R., Monpère, Tai Be et moi, c'est pas l'illusion qui nous étouffe. Surtout depuis cette nuit.

Un an déjà. C'était pourtant bien parti... Mais depuis que le constructeur de pirogues... et puis non, ça je raconterai plus tard. Un an. C'est quand même depuis cet épisode du charpentier de marine que L.R. a trop goûté au rhum en vrac distillé par Tai Be. Depuis cette date encore que Tai Be s'est mis à taciturner pire qu'avant. Depuis cette date toujours que j'ai commencé à batifoler à travers le village. Saleté de pirogue... Quand il a débusqué notre débandade, Monpère a tenté d'empêcher la dérive. Mais las de lever vainement les bras au ciel, il a fini par les baisser. Un véritable sémaphore de

la fatalité, Monpère. Sûr, on n'est pas des ouailles gagnées d'avance. Bref...

Ce matin, en regardant le lagon, notre principale activité depuis une paie, je pense aux requins. Ils ne savent pas à quel génocide ils viennent d'échapper. Mais ils peuvent continuer à faire des ronds dans l'eau, aucun n'aura perdu son aileron.

L'idée était pourtant bonne.

L.R. et moi, on se connaît depuis plusieurs années. Du temps où on vivait en ville, à cent soixante kilomètres au sud. On fréquentait le même bistro. *Au Bar Chez Tout Le Monde*. Le nom est long mais proportionnel au nombre d'assoiffés qui s'absentent de leur bureau pour encombrer le comptoir. Le rendez-vous de la diaspora des fonctionnaires. C'est ici qu'il faut négocier la paperasse et démêler les emmerdes administratives. L.R. avait été coopérant avant de se lancer dans l'import-export. Un joli magot qu'il s'était fait le vieux. Tai Be pêchait des crocodiles sur un fleuve plus à l'Est. Il vendait ensuite les peaux à un commerçant indo-pakistanaï. Ça rapportait. De mon côté, je réalisais des reportages sur le pays pour des magazines francophones. Devises, ça gagnait bien.

Le premier à s'être installé au village c'est Tai Be. Un jour, un énorme croco a attaqué son embarcation. Sous le choc du museau, le piroguier qui se trouvait à l'arrière a basculé. Quelques secondes plus tard ça faisait un cercle rouge à la surface en plus des remous. Ça refroidit. C'était son ami. *Au Bar Chez Tout Le Monde*, après avoir raconté ça, il annonce son intention d'ouvrir une épicerie. « Mais pas en ville. Oh ça non ! Là-haut sur le lagon. »

Peu de temps après que Tai Be soit parti, L.R. se fait escroquer par un Mauricien. Trois containers de machines outils volatilisés. Ça pèse lourd de ferraille en moins dans le porte-monnaie. Il jette l'éponge.

Le sceptique que je suis se met à ne plus croire aux bienfaits de l'aventure papier glacé. Pour chacun le temps était

venu de tourner la page et de passer à autre chose. La retraite pour L.R., une avant préretraite pour moi. Nous voilà encore plus proches l'un de l'autre. On voyait l'avenir un peu de la même manière. Une case tout confort sous les cocotiers. Quant aux femmes, seulement du passage. Ça, c'était entendu. Plus question de se laisser emmerder. Pour ma part, je venais de passer les six premières années de ma vie dans ce merveilleux pays à ne travailler que pour le clan de Boketra. Ma femme... depuis deux ans je passe la visiter au gré de mes pérégrinations. Difficile une femme malgache. La famille passe avant le mari. « Oui oui chéri je t'aime mais... – Mais quoi ? – Maman malade, cousine l'hôpital, frère problème d'argent, papa pas travail... » Des lignes à remplir avec cette litanie quotidienne. Tamarine, notre fille, n'est qu'un objet de plus dans cette collection de santons claniques. Oncles, tantes, cousins, nièces... vieux, vieilles... puceaux, pucelles... à en perdre toute naïveté après quelques allers-retours à la banque. Souvent on comprend trop tard. Pour avoir la paix j'ai aménagé un grand terrain en bordure de la piste, là-bas au village, à soixante kilomètres d'ici, plus à l'Est. Fait construire des cases, creuser un puits, clôturer l'ensemble... puis les graines, les plants d'orangers, les chèvres... la paix ! « Débrouillez-vous maintenant » je dis à Boketra. « Je aimé toujours mon mari... – Moi aussi je aimé toujours toi mais avec ma liberté. » Elle a pleuré. Vrai, que je l'aime. Pas chialer à mon tour. « Et Tamarine, à l'école ! » On resterait donc mari et femme mais chacun dans sa famille. Je passerai souvent, promis. Depuis ça va mieux. Et encore, même ça je suis loin d'en être sûr. En tout cas pas aujourd'hui.

C'est un peu de tout cela dont on parle avec L.R., hauts perchés sur les tabourets d'*Au Bar Chez Tout Le Monde* où on prend l'habitude de faire salon au comptoir chaque matin. Lui, dès on parle de femmes, il ne répond rien. Il s'abonne absent. C'est dire s'il a dû donner. Le passé de L.R. est aussi mystérieux que son nom. L.R. ça fait immatriculation. Un jour,

je lui ai demandé si L.R. signifiait La Rochelle, La Réunion, La Redoute, Louis René ou La Rente. Aucune réponse. L.R. on croirait qu'il a tout gommé. Ce qui ne le rend pas absent pour autant. Du moins à cette époque. Un jour, à ma grande surprise, il me parle de ses universités, sa thèse sur Cocteau. Un que j'ai beaucoup aimé jadis. Un peu élimé le poète aujourd'hui. Évaporé dans des brumes de rhum. En lambeaux, craquelé de partout sous le chalumeau du soleil. Mais quand même, il nous reste quelques bribes de Cap Bonne Espérance. Un matin, hissés sur nos tabourets, on a réussi à restituer un passage entier. Deux verres plus tard il me propose de nous associer dans la retraite. Même que pour s'occuper on irait pêcher les requins. Ce qui m'a séduit c'est que L.R. est un fin cordon bleu. Sous le tropique du Capricorne c'est un atout qui vous remonte le moral trois fois par jour.

L'ami Tai Be nous a alors trouvé un terrain de l'autre côté de sa dune. Comme ça on serait presque trois. Tai Be nous reçoit un beau matin dans les trois mètres carrés de sa gargote entre ses savons, ses bougies, ses bouteilles de pétrole, ses fioles de rhum et la musique éraillée qui sort d'une radio K7 à piles déglinguée. Difficile de savoir s'il est satisfait de notre soudaine compagnie. On dirait qu'il s'en fout. On raconte que son ex-femme lui aurait refilé un méchant grigri. La vérité c'est que les méchants grigris on est assez grand pour se les refiler tout seul. Suffit de trouver le flacon adéquat. Celui qui vous injecte du rouge dans les yeux et vous ramollit la tête en deux temps trois mouvements. Le cerveau et les jambes. Les couilles en compote et les rétines en jaune d'œuf. La mémoire en bouillabaisse et l'avenir en bouquin de science-fiction. Tai Be, il avait laissé tomber la pêche aux crocodiles pour ouvrir cette épicerie-buvette, donc. Le choix est respectable mais un grand blond qui troque la luminosité des fleuves impassibles pour deux mètres carrés d'obscurité dos à la mer ça fait toujours le bonheur des rumeurs.

Nous voilà installés sous nos cocotiers, face au lagon à cent mètres du village de Monpère. Sitôt passés les accords avec les autorités locales et toute une assemblée d'assoiffés désireux d'en finir au plus vite avec les kabary, palabres, pour se jeter d'un seul corps sur les vingt litres de rhum, nous prenons possession du terrain pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Un bail emphytéotique puisque la terre des ancêtres n'est pas à vendre.

Le village de Monpère... quinze cases, une volée de gamins toujours à courir pieds nus dans le sable brûlant, des jeunettes qui jouent tout à la fois des fesses et de la rétine, des vieux et des vieilles couchés sous des couvertures de mouches à l'ombre des varangues, des cocotiers partout, des poules, des chèvres, du poisson embroché sur des tiges de roseau pour sécher au soleil, l'église en tôle, sa cloche, quelques hommes pour la pêche, des filets qui pendent, des rires, beaucoup de rires...

Et puis le lagon, bleu turquoise, immense. Notre réservoir à ailerons et à mâchoires est fermé au loin par la barrière de corail que dessine une frise blanche. Ça fait carte postale.

Au début.

Neuf mois plus tard la case est terminée, vaste, confortable, équipée. Une vraie maison de vazaha, d'étrangers, de blancs. Ensuite vinrent le puits, le groupe électrogène et je ne sais quoi encore. Ne manquait plus que la pirogue.

Entre-temps, Tai Be s'était fait à l'idée de nous accompagner en mer. Ça le sortirait un peu. Et puis un expêcheur de crocos ça doit pouvoir faire profiter de sa science dans le domaine des requins, non ? De toute manière, à nous trois on allait tout casser. La plage serait couverte d'ailerons et les dents s'entasseraient par milliers dans des caisses qu'on exporterait dans un pays dont je n'ai pas le droit de vous dire le nom. On échafaude, on jubile, on se frotte les mains, on en est déjà à des centaines de tonnes lorsque le constructeur de

pirogues vient nous apprendre qu'il ne peut pas travailler pour nous.

Il a fait un rêve, l'affreux. L'embarcation a chaviré sur la barrière de corail où nous périssons illico. « Blancs pas sages, toujours aller plus loin il veut. » Ça va, on connaît la chanson. On est tout de même un peu du pays. Non pas qu'on ait tout compris. Madagascar est incompréhensible. Mais on le voit venir le tonton. De la ruse plein les yeux, il en déborde sur les plis et les rides. Là, comme il est parti, il nous joue le coup de la rallonge sous prétexte de calmer la fureur des ancêtres et l'appétit de son porte-monnaie. Un tel rêve... il faut remplir ses devoirs auprès de Zanahary, Dieu. Sacrifier quelque chose. Augmenter les tarifs. Trouver un arrangement. Bon dos les éternels ! L'innocent qui sacrifie aux ancêtres à chaque sollicitation il a vite fait de se retrouver en slip. Sûr, ils ne manquent de rien les éternels ! Zébus, chèvres, rhum, cigarettes, tissus, bijoux, billets de 25... Madagascar est un magasin vide où les caisses restent ouvertes 24 heures sur 24. Disons qu'à l'inverse du paradis des curés, ici on se sert un peu avant.

Pauvres mais pas cons !

Non. Tonton pirogue ne recherche aucune rallonge. Il ne construirait pas d'embarcation pour nous. Ni lui, ni un autre. Ni un autre, ça veut dire de Morombe à Faux Cap. 500 kilomètres de côtes. S'entêter à vouloir pêcher des requins ça signifierait l'exode dans le nord. On ne connaît pas bien. Ou l'exil sur la côte Est. Il pleut sans arrêt. Il le répète le Tonton. Mille fois il nous explique qu'un rêve comme ça on ne revient pas dessus. J'écrase un cafard. D'habitude on leur fout la paix, ils sont trop nombreux. Faudrait être dingue à vouloir éradiquer le pays de ses cafards. Généralement ils se suppriment d'eux même en se renversant tôt ou tard sur leur carapace. Leurs pattes gesticulent. Ils ne se relèveront jamais. Aux fourmis ! Toujours est-il que celui que j'ai écrasé ce jour-là n'a pas fait revenir le Tonton sur sa décision.

Le soir, réunion chez Tai Be. Au bout d'une bouteille ou deux nous décidons d'aller demander conseil à Monpère dès le lendemain. Et comme ce sera un dimanche on irait tous suer sous le toit en tôle de l'église. Quand il faut sacrifier... Pas grave, entre le vin de messe et le rhum rituel, nous on est animistes.

Le bon dieu n'a pas voulu. C'est ce jour-là, à l'aube, que trois gendarmes ont débarqué chez Tai Be. Trafic d'organes. Non non, c'est bien la vérité. Il nous avait caché ça, le grand blond. Qu'il dépeçait tout. Les cœurs, les foies, les poumons, les cervelles et les attributs des habitants pour exporter en Europe. Le spécialiste des brochettes d'autochtones, c'était lui. Enfin, c'est ce qu'on racontait. Et du moment qu'on racontait... Alors sous les huées et les jets de cailloux de la population on l'embarque sur une charrette à zébus, direction la piste et le premier taxi-brousse qui viendrait à passer.

Avec L.R. on apprend la nouvelle alors qu'on se met beaux pour aller à la messe. Ça nous a brisé l'élan...

Là-dessus il se met à pleuvoir. Pas dieu possible, la saison des pluies donne son coup d'envoi ce jour-là. On est mi-novembre. Un mois d'avance. Doit être grippée la machine à grenouilles. Ce jour-là.

Sous la varangue, dépités, on assiste à la chose. Les nuages venus du nord ont gonflé subitement au-dessus du lagon. Du plomb liquide. Tout est noir. Les premières bourrasques soulèvent le sable. Un écran entre nous et la mer. Les yeux nous brûlent. Obligés de se rapatrier à l'intérieur. Depuis deux jours on entendait les coups de tonnerre par-delà les montagnes. Il y avait bien eu quelques petites rafales, des tourbillons de sable. L'air était lourd, moite. Normal en cette saison. Mais d'habitude c'est pour les autres, ceux plus à l'est ou plus au nord. Ici on est toujours servi en dernier, on a les restes. Même les cyclones ne nous refilent que leurs queues.